

ou plutôt affermir, fixer, rendre définitive "une Communion qui ne finisse jamais".

La Communion solennelle a toujours été cela en principe; mais en réalité on ne l'a pas assez présentée ainsi. Les enfants ne s'étant pas encore approchés de la Table sainte, tout était aux apprêts du divin Banquet envisagé comme un éclair de bonheur exceptionnel.

C'est ce qui pouvait faire craindre pour le grand jour que le charme, l'idée de primeur venant à se perdre, il en devienne moins populaire.

Il n'en sera rien si l'on arrive à faire prédominer ce qu'il y a de vraiment solide, de vraiment grand dans la solennité envisagée sous son vrai jour.

Ce qui est à transformer

Au reste, l'idée d'une fête à cette phase de la vie est si naturelle qu'il n'y a pas lieu d'en craindre la disparition. Elle est comme un besoin familial; si elle n'existait pas, il faudrait l'établir, et, de nos jours, on aime trop les fêtes pour qu'on mette celle-ci en oubli. Le laïcisme, qui ne peut se l'approprier, a tâché du moins de la singer dans ses fêtes d'enfants, comme le paganisme avait imaginé, lui aussi, sa fête de l'adolescence. Mais ces fêtes sont factices et ne disent rien au cœur; elles n'auraient pu se maintenir pendant la guerre sans heurter le sentiment général. Nos communions ont sans contrainte harmonisé toute leur solennité avec les deuils des familles, et même versé la consolation, ranimé l'espérance dans les cœurs ulcérés.

Elle subsistera donc, notre solennité de la *Communion*; elle pourra, sans perdre ce nom, rester la sanction et le couronnement des années de catéchisme.

Mais elle n'est pas que cela. Elle est opportunément placée, comme nous l'avons dit, *au seuil de la vie consciente*; pour la plupart de nos chrétiens, avec la retraite dont elle procure à tous, au moins une fois dans la vie, l'immense bienfait, elle est la véritable et la seule préparation possible au grand voyage à travers les années.